

## Research Article

# LES CHERCHEURS AFRICAINS ET AFRODESCENDANTS DANS LA RÉÉCRITURE DE L'HISTOIRE DE LA THÉORIE DE LA TRADUCTION

<sup>1,\*</sup> Aliou OUROSAMA and <sup>2</sup> Daniel René AKENDENGUÉ

<sup>1</sup>Université Omar Bongo – Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Doctorant à la Formation doctorale Langues, Lettres et Humanités des mondes afro-ibériques, afro-anglophones et américains.

<sup>2</sup>Professeur Titulaire en Études Anglophones.

Received 17<sup>th</sup> March 2025; Accepted 18<sup>th</sup> April 2025; Published online 20<sup>th</sup> May 2025

## RÉSUMÉ

Cet article explore les apports critiques des chercheurs africains et afrodescendants dans la reconfiguration de la théorie de la traduction. En examinant les mécanismes d'invisibilisation institutionnelle, les relectures postcoloniales et les alternatives épistémiques proposées, il propose une vision décentrée et politique de la traduction. L'analyse montre que la traduction, loin d'être un simple transfert linguistique, est aussi un lieu de mémoire, d'identité et de résistance. En mobilisant les pensées de NgũgĩwaThiong'o, Bandia, Glissant, Mignolo, et d'autres, cet article milite pour une décolonisation de la traductologie, et pour la reconnaissance des savoirs minorés dans les curricula, les pratiques éditoriales et les politiques linguistiques. Il s'inscrit dans la dynamique du colloque « Réécrire l'histoire des Africains et des Afrodescendants » en élargissant la réflexion à la traduction comme outil politique et épistémologique.

**Mots-clés:** Traduction – Décolonisation – Afrodescendant – Épistémologie – Pouvoir.

## INTRODUCTION

La traductologie, en tant que champ disciplinaire autonome, s'est historiquement développée dans un cadre théorique eurocentré, souvent insensible aux dynamiques linguistiques et culturelles du Sud global. De Saint Jérôme à Schleiermacher, de Nida à Venuti, la discipline a longtemps construit son épistémologie sur des paradigmes fondés dans les cultures occidentales, marginalisant ainsi des formes de traduction fondées sur d'autres logiques culturelles, notamment africaines et diasporiques. Pourtant, à l'intersection de la langue, de la mémoire et du pouvoir, la traduction s'avère être un espace stratégique de résistance, d'affirmation identitaire et de circulation des savoirs. C'est à partir de ce constat que s'inscrit la présente réflexion.

L'objet de cet article est de mettre en lumière les contributions spécifiques des chercheurs africains et afrodescendants à la réécriture de l'histoire de la théorie de la traduction. Il s'agit de montrer comment ces voix, souvent réduites au silence ou reléguées à la périphérie du savoir académique, ont néanmoins produit des perspectives critiques originales, susceptibles de renouveler les cadres théoriques classiques de la traductologie. L'enjeu n'est pas seulement de "donner la parole" à des penseurs longtemps invisibilisés, mais de reconnaître dans leur production intellectuelle une capacité de théorisation autonome, innovante et profondément politique. Nous partons d'un questionnement fondamental : en quoi les apports des chercheurs africains et afrodescendants permettent-ils de refonder l'histoire et la théorie de la traduction sur des bases plus inclusives, critiques et décoloniales ?

De cette problématique centrale découlent plusieurs hypothèses. D'abord, que la tradition traductologique dominante a invisibilisé, voire effacé, les voix africaines par un processus d'hégématisation

disciplinaire. Ensuite, que la pensée africaine, à travers ses multiples formes (oralité, pluralité linguistique, diglossie, rituels de transmission), contient une richesse traductive souvent ignorée. Enfin, que les propositions théoriques des intellectuels africains et diasporiques permettent d'ouvrir des voies alternatives, critiques, voire révolutionnaires, pour penser autrement la traduction.

L'intérêt scientifique de cet article réside dans sa capacité à articuler plusieurs enjeux : épistémologiques (quels sont les fondements de notre savoir disciplinaire?), politiques (quelles voix sont autorisées à théoriser?), pédagogiques (comment enseigner la traduction dans un contexte postcolonial?) et symboliques (quelle reconnaissance pour les traditions intellectuelles africaines?).

En mobilisant des concepts issus des théories postcoloniales, de la critique de la colonialité du savoir (Mignolo, 2009 ; de Sousa Santos, 2014) et de la pensée diasporique (Gilroy, 1993), nous proposons une relecture de la traduction comme acte de résistance, de création et de refondation.

Théoriquement, notre travail s'appuie sur un corpus d'auteurs majeurs tels que NgũgĩwaThiong'o (1986) pour sa réflexion sur la langue et la décolonisation de l'esprit. Notre travail repose ensuite sur Paul Bandia (2008) pour son analyse du bilinguisme postcolonial et de la créativité traductive. L'étude s'appuie aussi sur Maria Tymoczko (2007) pour sa proposition d'une traductologie élargie aux cultures du Sud. Ensuite l'étude s'appuie sur Glissant (1990) pour sa poétique de la relation et sa défense de l'opacité contre l'hégémonie de la transparence. Nous convoquons Venuti (1995) pour son concept de traducteur visible dans un contexte anglo-américain, réinterprété ici dans une perspective postcoloniale. Enfin nous nous appuyons sur Mignolo (2009) pour son concept d'épistémologie frontalière.

Méthodologiquement, l'article repose sur une analyse documentaire qualitative, fondée sur la lecture croisée de textes théoriques africains et occidentaux, ainsi que sur une réflexion critique nourrie par des travaux empiriques secondaires (recherches en sociolinguistique, en histoire intellectuelle, en anthropologie du langage).

\*Corresponding Author: Aliou OUROSAMA,

1Université Omar Bongo – Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Doctorant à la Formation doctorale Langues, Lettres et Humanités des mondes afro-ibériques, afro-anglophones et américains.

La domination des perspectives euro-américaines dans les manuels de traductologie est largement documentée (Bassnett & Trivedi, 1999; Venuti, 1995 ; Tymoczko, 2007). Le champ est structuré autour de la notion d'équivalence, de fidélité, de lisibilité, et de transparence – des critères forgés dans une tradition qui valorise la rationalité logocentrée. Peu d'attention a été portée aux pratiques orales, aux médiations rituelles, ou aux formes de traduction communautaire, toutes présentes dans les sociétés africaines depuis des siècles.

Les travaux d'intellectuels comme Bandia (2008) et Mbembe (2006) ont néanmoins initié un tournant critique. Ils montrent que la traduction dans les espaces postcoloniaux n'est jamais purement linguistique, mais toujours traversée par des tensions historiques, politiques et symboliques. Ces tensions obligent à reconsidérer les outils conceptuels hérités des traditions européennes, souvent inadaptés à la complexité des réalités africaines.

La revue de littérature fait apparaître une montée en puissance des perspectives décoloniales dans les études traductologiques. Ce renouvellement s'inscrit dans un mouvement plus large de contestation des hiérarchies épistémiques, comme l'a analysé de Sousa Santos (2014) dans sa notion de "justice cognitive". Ce cadre nous permet de considérer la traduction comme un champ de lutte et de négociation symbolique, et non comme une simple opération technique. La première partie revient sur les mécanismes historiques d'invisibilisation des contributions africaines et afrodescendantes à la traductologie. La deuxième partie examine les apports théoriques spécifiques issus des traditions intellectuelles africaines et diasporiques. Enfin, la troisième partie explore les enjeux pédagogiques, politiques et épistémiques de cette reconfiguration, notamment en matière de formation, de circulation des savoirs et de reconnaissance symbolique.

### **Invisibilisation historique des contributions africaines et afrodescendantes à la théorie de la traduction**

#### **La tradition européenne et l'effacement institutionnel des voix africaines**

L'histoire de la traductologie moderne est généralement racontée depuis des centres de pouvoir occidentaux. De Saint Jérôme à Schleiermacher, de Jakobson à Nida, de Catford à Venuti, les figures majeures sont presque exclusivement européennes ou nord-américaines. Cette concentration géographique et intellectuelle n'est pas fortuite. Elle découle d'un monopole épistémologique façonné par l'expansion coloniale et la prétention universaliste des savoirs eurocentrés. Comme le souligne Walter Mignolo (2009), les savoirs du Sud global ont été systématiquement dévalorisés, déplacés ou traduits dans un cadre conceptuel occidental, vidant ces apports de leur portée critique et contextuelle.

Les institutions universitaires, les revues spécialisées, les maisons d'édition scientifiques ont historiquement marginalisé les approches non européennes de la traduction. Cette invisibilisation repose à la fois sur une logique de sélection idéologique et sur des barrières linguistiques : les écrits en langues africaines ou en créole, par exemple, sont rarement pris en compte dans les circuits académiques internationaux. Cette hiérarchisation des langues de publication participe de l'effacement méthodique des voix africaines et diasporiques.

Dans cette logique, les figures africaines majeures de la pensée linguistique et traductive – comme Cheikh Anta Diop, Kwesi Prah, ou encore Ngũgĩ Thiong'o – sont rarement mentionnées dans les manuels de traductologie. Pourtant, leurs œuvres posent des questions fondamentales sur le rapport entre langue, mémoire,

pouvoir et identité. Leur absence dans les canons théoriques signale un effacement institutionnel qui est à la fois méthodique et politique.

Maria Tymoczko (2007), dans *Enlarging Translation, Empowering Translators*, évoque cette nécessité de décentrer la discipline pour accueillir d'autres façons de penser la traduction. Elle parle d'"éthique de la diversité épistémique", ce qui implique de reconnaître que des savoirs multiples peuvent coexister sans hiérarchie imposée. Dans cette perspective, l'absence des traditions africaines dans l'histoire officielle de la traduction constitue une perte méthodologique autant qu'éthique pour la discipline.

Ainsi, la construction d'une historiographie alternative de la traduction implique de rendre visible cette histoire occultée. Revenir aux archives, exhumers les pratiques vernaculaires de médiation linguistique, et accorder une place théorique aux oralités africaines, c'est faire œuvre de réparation. Cette réécriture ne consiste pas simplement à ajouter des noms à une liste, mais à repenser en profondeur les fondements mêmes de ce que l'on considère comme traduction et traductologie.

### **Colonialité du savoir et fonctions instrumentales de la traduction en contexte africain**

La domination coloniale ne s'est pas limitée à l'occupation physique des territoires ; elle s'est prolongée dans l'occupation symbolique des savoirs. La traduction y a joué un rôle ambigu : outil de communication entre colonisateurs et colonisés. Elle a souvent servi à imposer la langue du pouvoir et à invisibiliser les structures de pensée locales. Cette instrumentalisation coloniale de la traduction constitue un point de rupture dans la généalogie africaine de la médiation linguistique.

Achille Mbembe (2006), dans *De la postcolonie*, insiste sur le fait que la langue coloniale devient une instance de contrôle des imaginaires. Traduire dans ce contexte, c'est souvent trahir une pensée indigène, la faire entrer de force dans une logique syntaxique et épistémique qui n'est pas la sienne. Ainsi, de nombreuses traductions de textes africains ou autochtones ont été réécrites dans des catégories européennes (temps, genre, causalité) qui ne reflétaient pas leur structure originelle.

Ce déséquilibre théorique et épistémique s'accompagne d'une hiérarchisation des langues : l'anglais, le français ou le portugais acquièrent un statut de langues scientifiques et internationales, tandis que les langues africaines sont considérées comme folkloriques, tribales ou impropres à la pensée conceptuelle. Or, comme le rappelle Ngũgĩ Thiong'o (1986), la langue est le vecteur de la mémoire collective, et la dévaloriser revient à briser la chaîne de transmission culturelle.

Cette colonialité linguistique, telle que décrite par Mignolo (2009), repose sur la conviction que seuls certains idiomes sont aptes à véhiculer des savoirs universels. C'est précisément cette idée que les penseurs africains et afrodescendants remettent en cause en affirmant la légitimité théorique de leurs langues, de leurs corpus oraux, et de leurs pratiques traductives. La parole orale, longtemps exclue du champ scientifique, retrouve ici une place centrale, comme l'affirme Édouard Glissant (1990) dans sa *Poétique de la relation*.

Dans ce contexte, il est urgent de reconnaître que la traduction, telle qu'elle a été pratiquée en Afrique avant et pendant la colonisation, ne se limitait pas à une transposition lexicale. Elle impliquait des dynamiques d'interprétation, de performance, de médiation culturelle et de transfert de savoirs. C'est cette richesse qu'une approche décoloniale de la traductologie cherche à restituer.

## Contributions théoriques des chercheurs africains et afrodescendants à la traductologie

### Langue, mémoire et identité dans les épistémologies africaines de la traduction

Les approches africaines et diasporiques de la traduction insistent sur le lien intrinsèque entre langue, mémoire et identité. Cette perspective, en rupture avec les paradigmes eurocentriques fondés sur la transparence et l'effacement du traducteur (Venuti, 1995), valorise au contraire la subjectivité, l'épaisseur historique et la charge symbolique de toute entreprise traductive. Le traducteur africain, loin d'être un médiateur neutre, est envisagé comme un porteur de mémoire collective et un agent de transmission culturelle.

NgugiwaThiong'o, dans *Decolonising the Mind* (1986), soutient que la langue coloniale a contribué à une aliénation profonde des peuples africains, non seulement linguistique mais aussi cognitive. En choisissant d'écrire en kikuyu plutôt qu'en anglais, il opère un acte de traduction inverse, affirmant que penser en langue africaine est déjà une résistance. Pour lui, la traduction ne peut se penser en dehors des structures de pouvoir qui traversent le langage.

Cette posture est partagée par KwesiPrah (2009), qui milite pour un panafricanisme linguistique, fondé sur la valorisation des langues africaines dans l'enseignement et la recherche. Selon lui, la traduction ne doit pas être un instrument de transfert unidirectionnel, mais un dialogue entre systèmes symboliques égaux. Il s'agit alors de développer une théorie de la traduction enracinée dans les pratiques locales, et non importée de modèles extérieurs.

Paul Bandia (2008) propose quant à lui une réflexion sur le bilinguisme littéraire africain, notamment à travers le concept de diglossie créative. Il montre que l'écriture en contexte postcolonial implique toujours un travail de traduction implicite entre la langue de la colonisation et les référents culturels de l'auteur. La traductologie postcoloniale ne peut ignorer ces tensions, et doit intégrer les stratégies de code-switching, d'auto-traduction et de transposition culturelle dans ses outils d'analyse.

Ces perspectives théoriques rejoignent les critiques formulées par Maria Tymoczko (2007), qui appelle à une "*enlarged translation theory*", capable d'accueillir des pratiques non occidentales sans les subordonner à des grilles d'analyse normatives. Le cas africain est emblématique de cette nécessité : ses pratiques traductives orales, ses médiations rituelles et son multilinguisme historique constituent un laboratoire pour repenser la traduction au XXI<sup>e</sup> siècle.

Enfin, Edouard Glissant (1990), bien que souvent associé aux études antillaises, nourrit aussi cette réflexion par sa théorie de la relation. Pour lui, la traduction est l'un des moyens de construire des solidarités dans le monde postcolonial, à condition de renoncer à la transparence et à la domination. Traduire, c'est accepter l'opacité de l'autre et chercher la résonance plutôt que l'équivalence. Cette philosophie rejoint les aspirations de nombreux penseurs africains qui voient dans la traduction une voie d'émancipation cognitive.

### Traduction et décolonisation : vers un paradigme critique

L'une des contributions majeures des chercheurs africains et afrodescendants est d'avoir inscrit la traduction dans une logique de décolonisation intellectuelle. Cette perspective critique implique de considérer la traduction non comme une opération linguistique neutre, mais comme une pratique chargée d'enjeux historiques, politiques et idéologiques.

Achille Mbembe (2006) note que toute connaissance produite dans un contexte de domination coloniale est affectée par ce cadre, même lorsqu'elle semble universelle. Ainsi, la traduction qui transpose un savoir occidental dans un contexte africain ne peut ignorer les asymétries de pouvoir qui sous-tendent cet acte. Inversement, traduire un texte africain vers une langue européenne implique de négocier avec les représentations dominantes de l'Afrique. Dans les deux cas, la traduction est une scène de conflit.

C'est pourquoi Walter Mignolo (2009) appelle à une épistémologie frontalière, où la traduction devient un lieu de confrontation entre rationalités. Cette approche est reprise par des chercheurs africains qui plaident pour une traduction plurielle, capable de restituer la complexité des réalités locales sans les simplifier dans des cadres occidentaux. La traduction devient alors un outil de justice cognitive (de Sousa Santos, 2014), permettant aux savoirs du Sud de circuler sans être dénaturés.

Sur le plan théorique, cette approche se traduit par une réévaluation des critères classiques de la fidélité, de l'équivalence ou de la lisibilité. Le traducteur africain ou diasporique est souvent amené à trahir ces normes pour mieux rendre compte de la richesse de son référent culturel. La traduction contextuelle, telle que décrite par Bassnett et Trivedi (1999), privilégie ainsi l'intelligibilité culturelle sur la correspondance lexicale.

Cette vision s'oppose frontalement à celle de la traduction invisible prônée par Lawrence Venuti (1995) dans le contexte anglo-américain. Pour les auteurs africains et afrodescendants, rendre le traducteur visible n'est pas un choix stylistique, mais un acte politique. C'est refuser de se dissoudre dans une norme imposée, et revendiquer une subjectivité située.

L'enjeu de cette posture est double : d'une part, elle permet de dénoncer les hiérarchies épistémiques héritées du colonialisme ; d'autre part, elle ouvre la voie à une théorie de la traduction plus inclusive, attentive aux contextes, aux pratiques et aux voix marginalisées. C'est à cette condition que la traductologie peut devenir un espace véritablement transdisciplinaire, capable de dialoguer avec les sciences sociales, les études culturelles et les humanités critiques.

### Enjeux pédagogiques, politiques et épistémiques de la réécriture traductive par les Africains et Afrodescendants

#### Décolonisation de la formation en traduction et enjeux curriculaires

La réécriture de la théorie de la traduction par les Africains et les Afrodescendants a des implications profondes pour la pédagogie et la structuration des formations en traductologie, notamment dans les universités africaines et diasporiques. La question de savoir comment enseigner la traduction ne peut être dissociée de celle de ce que l'on enseigne et à partir de quels corpus, traditions et perspectives. L'enseignement actuel de la traduction dans la plupart des institutions africaines repose encore sur des manuels et des cadres méthodologiques produits dans le Nord global. Ces outils ne prennent généralement pas en compte les dynamiques linguistiques et culturelles spécifiques aux sociétés africaines, marquées par le plurilinguisme, l'oralité, l'hybridation linguistique et les héritages coloniaux.

Or, comme le souligne Bandia (2008), la réalité africaine nécessite une didactique de la traduction adaptée, qui prenne en compte les langues nationales, les pratiques linguistiques endogènes, et les modes de pensées locaux. À ce titre, il ne s'agit pas seulement de traduire vers ou depuis une langue africaine, mais de penser la

traduction à partir d'un rapport au monde propre, où l'oralité, la mémoire communautaire, les mythes et les symbolismes jouent un rôle central.

Ce plaidoyer pour une pédagogie située est renforcé par les approches critiques de Mignolo (2009) et Santos (2014), qui insistent sur la nécessité de désoccidentaliser les curriculums afin de rétablir une justice cognitive. La traduction, en tant que discipline, ne peut se contenter d'importer des modèles théoriques décontextualisés. Elle doit intégrer des textes, des auteurs, des pratiques locales, non comme objets folkloriques, mais comme sources théoriques légitimes. Cela suppose une refonte du canon académique. À l'instar de NgugiwaThiong'o qui milite pour l'enseignement des langues africaines dans les établissements scolaires et universitaires, de nombreux intellectuels africains appellent à l'introduction dans les programmes de traduction d'œuvres africaines, de discours politiques et spirituels autochtones, de formes orales (chants, contes, proverbes), considérées comme autant de corpus traductibles et porteurs de savoirs.

Ce renversement pédagogique s'accompagne d'une redéfinition du rôle du traducteur. Loin d'être un simple technicien, le traducteur africain devient un intercesseur culturel, un pédagogue de la frontière, un acteur du développement linguistique et identitaire. Cette redéfinition implique une refonte de la formation, non seulement dans ses contenus, mais aussi dans ses finalités.

### **Traduction, pouvoir symbolique et revalorisation géopolitique des voix africaines**

La traduction n'est pas neutre. Elle est un outil de pouvoir symbolique et géopolitique. Dans un monde où les rapports Nord-Sud sont encore structurés par des hiérarchies linguistiques et culturelles, la capacité à traduire et à faire traduire devient une arme diplomatique, une stratégie de positionnement et de visibilité. Or, comme le montre le cas des intellectuels africains, cette capacité est souvent réduite ou niée. Les productions intellectuelles africaines sont peu traduites, et lorsqu'elles le sont, c'est souvent à travers des médiations européennes. Cela signifie que les idées africaines sont réinterprétées, sélectionnées, transformées selon les attentes du Nord, ce qui limite leur portée critique.

Gilroy (1993) et Glissant (1990) ont montré que la traduction peut aussi être un outil de réarticulation des solidarités diasporiques. En traduisant les expériences, les luttes, les récits de l'Afrique, des Caraïbes, des Amériques noires, les traducteurs afrodescendants participent à une géopolitique de la reconnaissance. Cette géopolitique ne se fonde pas sur les institutions internationales, mais sur une circulation symbolique, où la traduction devient un acte de solidarité politique.

Dans ce cadre, la revalorisation des voix africaines passe par une stratégie éditoriale et politique de traduction : traduire les penseurs africains dans plusieurs langues ; créer des maisons d'édition panafricaines ; construire des plateformes numériques multilingues ; encourager les traductions Sud-Sud. Cette dynamique permettrait non seulement d'assurer une plus grande circulation des idées, mais aussi de déployer un contre-pouvoir symbolique à l'hégémonie culturelle occidentale.

Ce combat pour la visibilité épistémique par la traduction rejoint les objectifs du programme UNESCO sur la diversité linguistique et culturelle, ainsi que les projets de coopération Sud-Sud en matière de recherche. L'objectif n'est pas seulement de traduire plus, mais de traduire autrement ; avec une éthique de l'altérité, une attention à la singularité des formes de pensée, une conscience aiguë des rapports

de force. Cette orientation politique de la traduction est enfin liée aux transformations contemporaines de la scène intellectuelle africaine. Avec l'émergence d'une nouvelle génération de traducteurs, d'intellectuels, d'activistes, la traduction devient un terrain de lutte pour la souveraineté symbolique. Elle n'est plus seulement un outil de communication, mais un champ de bataille pour la reconnaissance, l'émancipation et la transformation.

## **CONCLUSION**

Cet article a proposé une analyse critique et scientifique de la place des chercheurs africains et afrodescendants dans la réécriture de l'histoire de la théorie de la traduction. En examinant d'abord les processus d'invisibilisation historique, nous avons montré comment les traditions européennes ont marginalisé, voire effacé, les apports issus du continent africain et de ses diasporas. Les cadres académiques, les institutions savantes et les paradigmes épistémiques ont, pendant longtemps, façonné un récit hégémonique dans lequel les intellectuels africains n'avaient pas voix au chapitre. Cette première partie a permis de rappeler que la traduction n'est jamais neutre : elle est traversée par des dynamiques de pouvoir, de domination et d'idéologie (Venuti, 1995 ; Mignolo, 2009).

Dans un deuxième temps, nous avons mis en lumière les contributions théoriques spécifiques proposées par les chercheurs africains et afrodescendants. Qu'il s'agisse des réflexions de NgugiwaThiong'o sur l'aliénation linguistique (1986), de Paul Bandia sur le bilinguisme et les dynamiques d'hybridation (2008), ou encore de KwesiPrah sur la légitimation des langues africaines dans la sphère savante (2009), ces auteurs remettent en cause les principes classiques de fidélité, d'équivalence et de transparence. Leur travail participe d'un élargissement de la traductologie, en réinsérant les enjeux culturels, politiques et identitaires dans le cœur de l'analyse traductive (Tymoczko, 2007).

Enfin, la dernière partie de cet article a souligné les implications pédagogiques, politiques et géopolitiques de cette reconfiguration. Il ne s'agit plus simplement de produire un discours critique, mais de transformer concrètement les pratiques éducatives, les programmes universitaires, et les circuits éditoriaux. La traduction devient ici un acte stratégique de positionnement, de valorisation des savoirs minorés, et de refondation de la souveraineté épistémique. Traduire, c'est résister, reconstruire et relier, selon une logique de justice cognitive (Santos, 2014).

Cette recherche s'inscrit dans une perspective théorique et critique, et ne prétend pas à l'exhaustivité. Les traditions traductologiques africaines sont multiples, différemment articulées selon les régions, les langues, les périodes historiques et les écoles de pensée. Cet article n'a pu qu'effleurer certains de ces apports, en privilégiant les figures intellectuelles les plus visibles à l'échelle internationale. D'autres traditions, notamment les pratiques traductives orales, les interprétations religieuses, les médiations juridiques coutumières ou les traductions communautaires, mériteraient une étude de terrain approfondie.

Par ailleurs, l'analyse a été construite à partir de sources publiées en français et en anglais, ce qui constitue une autre limite. Une approche plus radicalement décentrée supposerait de mobiliser également les écrits en langues africaines et les formes de transmission non écrites (chant, oralité, rituel), ce qui représenterait un défi méthodologique, mais aussi une richesse potentielle.

Ce travail contribue à enrichir la réflexion sur la décolonisation des savoirs en traductologie. Il ouvre un espace de reconnaissance des voix africaines et diasporiques, non comme objets d'étude, mais

comme producteurs légitimes de théorie. Il invite à reconsidérer la traduction comme un acte chargé de mémoire, d'identité et de résistance. Plus largement, il participe à une réorientation de la traductologie vers une pensée du Sud, capable de dialoguer avec les réalités plurilingues, les pratiques hybrides et les esthétiques minoritaires. Il s'agit, à terme, de construire une traductologie polyphonique, attentive à la diversité des formes d'expression et des régimes de savoir. En plaçant la traduction au centre des luttes pour l'émancipation culturelle et la justice épistémique, cet article appelle à une refondation éthique de la discipline. La reconnaissance des chercheurs africains et afrodescendants dans l'historiographie traductologique constitue une étape essentielle vers cette refondation.

Le présent article s'inscrit directement dans la problématique du colloque international consacré à la réécriture de l'histoire des Africains et des Afrodescendants. En choisissant la traduction comme terrain d'exploration, il démontre que cette réécriture ne se limite pas aux faits historiques ou aux discours politiques, mais concerne aussi les disciplines scientifiques, leurs objets, leurs cadres et leurs méthodes. Réécrire l'histoire des traducteurs africains et afrodescendants, c'est aussi réécrire l'histoire des savoirs. C'est redonner sens à des pratiques marginalisées, à des langues déconsidérées, à des figures oubliées. C'est surtout réintroduire de la complexité, de la pluralité et de la subjectivité dans un champ trop longtemps dominé par l'universalisme abstrait des savoirs occidentaux.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bandia, P. F. (2008). *Translation as Reparation : Writing and Translation in Postcolonial Africa*. Routledge.
- Bassnett, S., & Trivedi, H. (Eds.). (1999). *Post-colonial Translation : Theory and Practice*. Routledge.
- De Sousa Santos, B. (2014). *Épistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*. ÉditionsDesclée de Brouwer.
- Gilroy, P. (1993). *The Black Atlantic : Modernity and Double Consciousness*. Harvard University Press.
- Glissant, É. (1990). *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard.
- Mbembe, A. (2006). *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Karthala.
- Mignolo, W. D. (2009). Epistemic Disobedience, Independent Thought and Decolonial Freedom. *Theory, Culture & Society*, 26(7–8), 159–181.
- NgugiwaThiong'o. (1986). *Decolonising the Mind : The Politics of Language in African Literature*. Heinemann.
- Prah, K. K. (2009). The Language of Instruction Conundrum in Africa. In B. Brock-Utne & I. Skattum (Eds.), *Languages and Education in Africa*. Symposium Books.
- Tymoczko, M. (2007). *Enlarging Translation, Empowering Translators*. St. Jerome Publishing.
- Venuti, L. (1995). *The Translator's Invisibility : A History of Translation*. Routledge.
- Spivak, G. C. (1992). The Politics of Translation. In *Outside in the Teaching Machine* (pp. 179–200). Routledge.

\*\*\*\*\*